

éviter, le christianisme s'adressait aux travailleurs, aux esclaves ou aux serfs et leur imposait une série d'actions contraires à leur intérêt réel, menaçant de peines terribles, dans la vie de l'autre monde, ceux qui ne les accompliraient pas. — Mais l'acquiescement du serf à l'oppression qui le dominait était assuré, avec plus d'efficacité encore, par le dogme fécond qui enseignait que le ciel s'ouvrait pour les pauvres seulement; car, alors, le serf, voyant, grâce à cette doctrine, sa soumission récompensée par la plus splendide couronne, par la félicité dans la vie à venir, regardait avec un sourire plein de mépris la fortune passagère du riche, qui restait esclave des délices de l'éternité. Ce rapport inverse entre la félicité terrestre et la félicité à venir, qui est absolument inconnu aux religions antiques, et qui en forme même l'antithèse exacte, constitue le plus puissant instrument de conciliation des misérables avec le système qui les exploite, et le titre le plus méritoire acquis par le christianisme près des classes dominatrices (1).

Mais la nouvelle religion, avec son dogme génial, s'adressait à ces mêmes classes, avec une non moindre efficacité, et donnait à leurs actions la direction la plus conforme à leur intérêt réel. Et, en effet, si celui-ci exigeait que l'on pourvût avec soin au bien-être du travailleur, soit pour éviter une révolte de sa part, soit que pour que la production, annihilée par l'esclavage, reçut une plus rapide impulsion, la religion chrétienne parlait aussi au cœur du riche et lui imposait l'aumône, comme le seul moyen par lequel l'homme, privé du passe-port de la pauvreté, pouvait entrer dans le royaume du Christ et avoir part à la félicité future. — De même, la religion cherchait à contenir dans certaines limites les rapports entre les propriétaires et à conjurer les violences extrêmes qui auraient compromis la persistance de la propriété. Mais cette même religion, qui empêchait, avec tant de soin, toute action nuisible aux propriétaires, laissait ensuite libre champ aux usurpations les plus effrénées de ces derniers, pourvu qu'elles ne fussent pas de nature à compromettre le système capitaliste. De là, les plus scélérates énormités qui s'accomplissent sous les auspices de la religion, durant tout le moyen âge et qui tracent un sinistre sillon à travers cette période désolée. En effet, la religion tolère que les seigneurs mettent une muselière au serf fatigué qui moule le blé, pour qu'il ne puisse pas porter à la bouche un peu de farine; la religion ne s'oppose pas aux violences, aux massacres, aux rapines qui, pendant si longtemps, travaillaient l'Occident, de l'Europe et de l'Asie; elle tolère dans l'Europe du moyen-âge comme dans la Russie moderne, qui en est la reproduction historique, la guerre des capitalistes chrétiens contre leurs rivaux circoncis; la

religion la plus pieuse préside aux orgies de sang les plus féroces et les encourage.

Pourquoi cela? Macaulay, avec son habituelle élégance qui voltige à la surface des choses mais en ignore le véritable substratum, essaye d'expliquer la morale du siècle de Machiavel comme le produit des armées mercenaires (1), tandis qu'Adam Smith en donne une interprétation plus étudiée et plus embarrassée (2). Car, dit-il, à une époque où les grands crimes sont habituels et demeurent impunis, ils n'emportent avec eux aucune imprudence, vice que l'opinion publique, à ces époques, blâme par dessus tous les autres; par conséquent, rien d'étonnant s'ils sont, non seulement tolérés, mais encore universellement encouragés et applaudis. — C'est là une explication qui, au premier coup d'œil, apparaît superficielle et absurde car reste toujours la question de savoir pourquoi, pendant une si longue période, les grands crimes sont habituels et échappent à toute sanction. — La tolérance de la société pour les grands crimes trouve certainement une explication dans le fait évident, que toute sanction morale et juridique est absolument inutile contre ceux qui ont assez d'audace pour les accomplir. Mais la raison véritable, décisive, c'est que ces crimes, loin de compromettre la propriété, en sont l'émanation normale et nécessaire; ils sont même une condition indispensable de sa persistance. L'enthousiasme de Machiavel pour César Borgia ne peut s'expliquer que pour qui a compris la nature de la propriété féodale, la nécessité intime des rapines, des extorsions et des crimes qui en forment la trame violente, et la moralité historique des actions qui favorisent la persistance de la forme sociale dominante.

Ainsi les persécutions du moyen-âge contre les juifs sont tolérées et suscitées, parce qu'elles sont imposées par une réaction de la propriété féodale contre la propriété mobilière: même, l'indulgence de la société moderne pour les coups d'état est due à ce que, loin de compromettre la solidité des fortunes capitalistes, ils les fortifient, au contraire, et favorisent leur développement. Ainsi donc, la religion constitue, pendant toute la durée de l'époque féodale, une puissante machine de coaction morale (3), qui impose aux propriétaires certaines actions contraires à leur intérêt consciencieusement aux travailleurs, certaines actions contraires à leur intérêt réel (4).

Achille LORIA.

DE L'AIR!

A Paris, les philosophes de l'optimisme meurtrier ne voient pas la misère. Non seulement ils ne la voient pas; ils la nient.

— Nous avons décrété l'abondance générale, disent-ils... Le bonheur fait partie de notre constitution... Il est inscrit sur nos monuments, et fleurit gaiement à nos fenêtres, enseigne nationale... Il n'y a de pauvres que ceux qui veulent l'être... Ce sont des entêtés... Par

(1) Macaulay, loc. cit. *Essai sur Machiavel*, p. 28-31.

(2) Ad. Smith, *Theory of moral sentiments*, dans ses *Essays*, Worled, p. 192.

(3) Voir à ce propos LAFARGUE, *Evolutions of property*, Londres, 1891 p. 38.

(4) En parlant de Philippe le Bel, Sismondi écrit: « Il savait que les prêtres étaient les meilleurs instruments pour assourdir les consciences et que pour faire taire la morale, ils feraient parler la religion (Histoire des français, Paris, 1837, ix, 177). — Les jouisseurs sceptiques — ainsi s'explique Clamageran relativement à la France des siècles passés, — faisaient, par nécessité, alliance avec les ecclésiastiques, dont ils avaient besoin pour tenir le peuple en bride (Histoire de l'impôt en France, Paris 1872, ut. p. 207).

LA FONCTION CAPITALISTE⁽¹⁾ du Christianisme

C'est la grande fonction capitaliste du christianisme d'avoir introduit pour la première fois la sanction religieuse comme moyen de coaction morale et de sauvegarde de la propriété, éclipçant les religions antérieures impuissantes à atteindre ce but. Et, en effet, le plus souvent, la sanction terrestre dont ces religions menaçaient les actions immorales, ne se réalisait pas, ce qui, à la longue, devait ébranler la force et l'influence de la morale elle-même, le christianisme, au contraire, en transportant sa sanction dans la vie future, rendait impossible la certitude de l'impunité du mal et, par conséquent de l'inanité de la menace. Armé d'un anathème invisible dans ses résultats, et que, par ce motif on ne pouvait ni critiquer ni

(1) Gladstone (*Ancien Belief, in future life, dans la Ninetièth Century* octobre 1891) fait observer que, chez les Juifs, chez les Perses et chez les Egyptiens plus spécialement, on rencontre la croyance dans la vie future et que c'est même là ce qui constitue chez ces peuples la sanction la plus forte et la plus sévère discipline de la conduite morale; toutefois, il est toujours vrai que c'est seulement le christianisme qui a élaboré et perfectionné cette croyance, en y adjoignant le concept d'un rapport inverse entre la condition actuelle du croyant et sa condition future. Les religions précédentes n'avaient absolument rien de semblable dans leur doctrine. Le Bouddhisme ignore complètement l'idée d'une vie future. L'enfer finnique, comme l'Hadès grec et le Nifheim Scandinave, n'emportent point avec eux la signification de lieu de punition (Comparetti, *Mémoire dei Lincei*, viii, p. 91). Le concept d'une fonction punitive de la divinité dans un monde à venir commence seulement à apparaître confusément dans la religion romaine, mais mélangée à de nombreuses restrictions et à des contradictions multiples. (Boisier, l. c. p. 32 et s.) D'où Gibbon conclut: « Toutes les données qui nous sont restées sur les croyances des Romains nous attestent que leur conduite dans cette vie, ne fut jamais réglée par une sérieuse persuasion des peines et des récompenses dans une vie future (loc. cit. ch. xv).

(1) *Les Bases Economiques de la constitution sociale*, d. chez Alcan, 108, Boulevard Saint-Germain.

n'est plus la rémunération d'un service rendu à la communauté souffrante. Elle est essentiellement parasitaire. Elle n'existe que par la possession acquise au hasard des descendance ou par les coups de main des grands déprédateurs financiers. Accomplir avec scrupule sa tâche sociale, n'exiger pour ses œuvres qu'un équitable salaire, fait vivre n'enrichit plus. Une force mystérieuse, lente, irrésistible comme toutes celles qui sont les servantes de l'inflexible Nature, imperturbable en ses édifications, contraint de plus en plus visiblement à l'égalité et à la simplicité.

Dans la marche en avant de la multitude humaine en migration vers l'avenir, les aventuriers dispersés sur les flancs sont peu à peu ramenés dans les rangs et soumis à la discipline commune.

L'Humanité va à l'organisation universelle des hommes en travailleurs égaux et libres. Les cœurs honnêtes, instinctivement, subissent ce nivellement épurateur et loyalement l'acceptent. Mais il est des révoltés qui prétendent faire échec au Destin et déranger l'harmonie du monde. Ils sont là dans la conspiration désormais internationale de la spéculation, aussi variée et infâme en ses combinaisons que le vol dont elle est l'organisation féodale. Ils complotent et exécutent les crimes contre les masses, semblables aux grands fauves exerçant leurs rapines sur les troupeaux pacifiques; semblables aussi à cet épervier qui, voguant dans l'azur, là, au-dessus des chênes où tantôt chantaient tant d'oiseaux brusquement muets, décrit la courbe de sa plane hypocritement paresseuse. Ils s'enrichissent, oui, et monstrueusement. Mais si l'on cherche de quel bienfait cet enrichissement est la récompense, on ne trouve que le néant.

Attirer à soi l'épargne des autres, drainer soigneusement et doloisement les champs où peinent les laborieux, sucer le miel accumulé par le travail, faire métier de pirate et de pillards, telle est la besogne à laquelle ils s'adonnent et s'acharnent.

Veux-tu être de ceux-là? Ah! crains le châtiement dont on entend déjà les pas lourds et inexorables! Vas plutôt parmi les sages qui savent se contenter de peu, qui ont compris la stérilité de la Fortune, qui ont la foi et la joie de dignifier leur vie quotidienne, en apparence faite de choses si petites et si silencieuses, par la conscience qu'ils sont parmi les artisans des événements réparateurs dont l'heure divine approche.

EDMOND PICARD.

(Vie simple.)

LA SEMAINE ARTISTIQUE

Lettres et Beaux Arts

L'hiver s'annonce comme devant être rigoureux. Une effroyable tempête s'est déchaînée sur les côtes, la Mer ogresse a dévoré des mathurins par centaines, la Faim et le Froid ont déjà fait des victimes : les jours tristes sont venus. Pourtant ne désespérez pas, vous autres, bataillons de l'armée et de la misère : la Halle aux vertus est ouverte. S'il en est parmi vous, claquépatins, cheminots, enfants sans pères, pauvresses sans maris, vieillards sans asile, qui soient achalandés de vertu, qu'ils se présentent à l'Institut, c'est là qu'on estime, une fois l'an, d'après le tarif Monthyon, l'horrible mal de vivre. Oh! n'allez pas croire que l'on paie grassement et que les dots soient nombreuses. La monnaie courante à l'Académie, c'est la fleur de rhétorique. M. François Coppée, poète des *Humbles*, mais pas des Gueux, nous l'a bien fait voir l'autre semaine.

La vertu chez les petits, c'est le courage de lutter des années durant contre la maladie, le besoin, le désir de manger à sa faim, de boire à sa soif. C'est encore l'orgueil de ne pas pleurer en face d'un destin épouvantable, c'est de sauver les plus faibles que

soi sans songer à sa propre détresse d'âme et de corps. La vertu chez les grands, c'est savoir mentir habilement. La société actuelle a pour pivot unique le Mensonge. En politique, en finance, en art, dans le commerce, au Parlement, à table, au lit, en cours d'assises, au cimetière, au théâtre, partout, vous dis-je, l'hypocrisie et ses ruses, la duperie et ses feintes, la tartufferie et ses formules évasives, le Mensonge en un mot sert les penchants, les passions, les vices de notre humanité!

Veuves aux vaillances ignorées, orphelins perdus, grand-mères qui mendient la pitance des tout petits, n'allez pas à l'Institut. J'ai voulu rire. Les vertus dotables ne sont pas celles que vous pourriez croire. Et puis, voyez-vous, c'est par des agenouillements répétés, par des actions de grâce offertes au Ciel en retour de notre misère profonde que vous auriez pu mériter le couronnement de vos vertus. Je gage bien que vous avez maudit votre destinée? Alors passez votre chemin. Les lèvres menteuses par habitude, faiblesse, trahison, égoïsme ou crainte de mal paraître ne glorifient que la vertu porteuse d'un certificat, la vertu contrôlée, la vertu officielle!...

On a dit que le socialisme s'était introduit la semaine dernière à l'Académie française. Je veux croire à une belle naïveté. Le public élégant qui se pressait sous la coupole ne s'y est pas trompé. Il a bien compris que le poète conservateur, tout en semblant battre le rappel de la justice pour tous, faisait l'éloge des *résignés*, de ceux-là que, pour ma part, je plains mais ne peux admirer.

« Ecoutez ces clameurs qui s'élèvent, pareilles au bruit des flots tourmentés par les ouragans, entendez la menace des mâchoires affamées, conjurez le péril et que les miettes de votre table tombent dans l'écuelle des pauvres; — on se tait quand on mange!... » — Les voilà les paroles parties d'un cœur de bon conseiller et qui se sont travesties en passant par une bouche habituée aux sensibleries.

Il n'y a rien de changé. L'Académie a donné simplement une reprise d'une des pires comédies de ce temps dont la morale consiste à récompenser quelques vertueux recommandés et non point les invalides du Devoir.

Pierre SANDOZ.

(Le Monde Artiste, 26 novembre).

MÉLANGES & DOCUMENTS

Quand les novateurs emploient la prière et la persuasion pour faire triompher leurs idées, ils ne réussissent jamais; s'ils ont recours à la force, ils échouent rarement.

MACHIAVEL.

Quand le prolétaire aux abois demande partout à ses chefs de vivre en travaillant ou de mourir en combattant, ces chefs se bornent-ils toujours à n'exaucer que la dernière partie de ses vœux?

TOUSSENEL.

Les habitants de la planète terrestre sont encore dans un tel état d'ineptie, d'inintelligence, de stupidité que l'on voit dans les pays les plus civilisés, les journaux quotidiens rapporter naïvement sans discussion, comme une chose toute naturelle, les arrangements diplomatiques que les chefs d'Etat font entre eux, les alliances contre un ennemi supposé, ces préparatifs de guerre, les peuples permettent à leurs chefs de disposer d'eux comme d'un bétail, de les conduire à la boucherie, de les réduire en hécatombe sans paraître se douter que la vie de chaque individu est une propriété personnelle; et que c'est une action criminelle de la part d'un homme quelconque d'assassiner cent mille êtres humains... Les habitants de cette singulière planète ont été élevés dans l'idée qu'il y a des nations, des frontières, des drapeaux, ils ont un si faible sentiment de l'humanité que ce sentiment s'efface entièrement dans chaque peuple devant celui de la patrie... Il est bien vrai que si les esprits qui pensent voulaient s'entendre, cette situation changerait, car individuellement nul ne désire la guerre... et puis il y a des engrenages politiques qui font vivre toute une légion de parasites.

(Les terres du ciel, page 314).

FLAMMARION.

L'Imprimeur-Gérant, J. BILLOT.

leur offrir quelque chose, après le combat, agissent les prudents, qui, après le combat, achèvent les blessés sur le champ de bataille.

J'ajouterai que, les compagnies mettant furieusement sur le pavé tous les syndiqués, ce sera vraiment charité, d'abord de les recueillir dans nos édifices gouvernementaux, ensuite de détruire ces syndicats, qui, bien qu'autorisés par la loi, sont un vilain cadeau fait aux ouvriers, puisqu'ils n'aboutissent qu'à les priver de leur travail et par suite de leur subsistance.

Ce chef-d'œuvre de bon sens et de logique, ayant été écrit sur beau papier de l'administration afin de subsister pour émerveiller les races futures, a été perdu entre la rue de la Paix et le faubourg Saint-Honoré, vers deux heures de relevée. Comme il y a une Providence, spécialement entretenue par le Syndicat de la presse (elle nous coûte assez cher), tandis que le gouvernement pratiquait des fouilles dans les fiacres et offrait une récompense honnête à qui rapporterait la pièce, celle-ci s'établait dans les journaux, asiles naturels de tous les papiers égarés.

On assure que le gouvernement a été tout à la fois stupéfait et atterré par cette publication. Stupéfaction et atterrement m'étonnent. Il y a au sein du cabinet d'anciens gazetiers; ils de-